

что две песни на стихи П.С. Лека стали неизменной частью репертуара «традиционного» корсиканца. Кроме того, Лека являлся одним из столпов корсиканского культурного движения в межвоенный период, руководителем влиятельного журнала «L'Annu Corsu» («Корсиканский ежегодник»). В своем письме от 25 июля 1924 г. Лека просит Валери написать либо стихотворение, либо какой-либо иной литературный опус о Корсике для публикации в «L'Annu Corsu». Из их переписки мы также узнаем, что сам Валери еще в детстве, в 1876 г., побывал на Корсике и мечтает снова оказаться на острове, дабы лучше его узнать и глубже понять природу воображения, сердце и дух корсиканцев.

*Christophe Luzi\**

### **PETRU SANTU LEKA, PAUL VALÉRY ET LA CORSE. MORCEAUX DE CORRESPONDANCE (1924-1933)**

De Petru Santu Leca, le public ne connaît en général que *Ninni Nanna (Sottu à lu ponte)* et *Ti tengu cara*, deux chansons dont il écrivit les paroles et qui font désormais partie du répertoire «traditionnel» corse. Le poète fut pourtant prolifique et surtout l'une des chevilles ouvrières du mouvement culturel corse de l'entre-deux-guerres. C'est en particulier avec Paul Valéry que Petru Santu Leca entretient une correspondance. En 1927, la revue *L'Annu corsu* dont Petru Leca est secrétaire général, publie dans sa partie française une lettre extraite de la série d'échanges épistolaires que s'adressent les deux hommes. Paul Valéry siège alors depuis le 19 novembre 1925 à l'Académie Française, au fauteuil d'Anatole France qu'il a disputé avec succès à Léon Bérard et Victor Bérard. Le 25 juillet 1924, Paul Valéry répond à une première missive dans laquelle Leca lui demandait sans doute, de rédiger un poème ou quelque autre écrit sur la Corse afin de le faire publier dans *L'Annu Corsu*? On apprend d'ailleurs au fil de cette lettre autographe, que Paul Valéry est venu dans l'île durant l'année 1876. Et qu'en des termes au caractère certain et accusé, il aimerait y retourner pour mieux la connaître encore, afin de combler une aspiration profonde de l'imagination, du cœur et de l'esprit.

**Mots-clés** : Corse, Méditerranée, insularité, poésie, cynéisme, régionalisme.

Pierre Leca, ou Petru Santu Leca, poète corse et écrivain, avait le projet de réunir ses créations poétiques dans un recueil bilingue qu'il aurait intitulé *Les Parcs* dans sa version française, et pour sa version corse *Fiori di Machja*<sup>499</sup>. Sans doute l'aurait-il fait en écho au *Fiori di Cirnu* qu'écrivit son oncle Santu

---

**Кристоф Люци**, доктор филологии, инженер-исследователь Университета Корсики имени Паскуале Паоли, авеню Жана Николи (BP 52 20250, Корте, Корсика, Франция).

**Christophe Luzi**, Docteur ès Lettres, Ingénieur de recherche au CNRS UMR CNRS 6240 LISA – Università di Corsica Pasquale Paoli, Avenue Jean Nicoli BP 52 20250 Corti  
Tél : +33495450141. E-mail : luzi\_c@universita.corsica

© Christophe Luzi, 2018

<sup>499</sup> La transcription en langue corse tout au long des passages qui sont reproduits ici, respecte les choix orthographiques de l'auteur.

Casanova. Le temps manqua. Le carnet de poésies et de vers qu'il tient à partir de 1895, où se mêlent corse, italien et français, accompagné d'un autre carnet de notes personnelles, auraient très vraisemblablement jeté les fondements d'une telle publication. Une publication d'ailleurs, qui aujourd'hui fait défaut dans la bibliothèque des œuvres littéraires corses<sup>500</sup>. Car l'œuvre de Petru Santu Leca, ainsi que nous l'affirme Béatrice Elliott, «semble s'être dispersée avec un malin plaisir»<sup>501</sup>. De quelques-uns de ses écrits, dont on connaît l'existence du fait qu'ils ne soient pas restés sans écho dans la presse et dans les revues qui lui sont contemporaines, on voit les traces s'effiloche après la Grande Guerre, ou au cours de déménagements successifs.

Bien sûr on connaît les créations manifestes et abondantes, les principales fort heureusement, que l'on retrouve dans *L'Annu Corsu*, revue de défense et d'illustration de la langue et de la littérature corses, pour laquelle il assume le rôle de secrétaire général en 1925 et de directeur en 1931. On peut feuilleter aussi la revue méditerranéenne *L'Aloès* parue pour la première fois en mai 1914, où il endosse à la fois la double responsabilité de fondateur et de rédacteur en chef. Mais il est difficile de savoir ce que sont advenus les autres fragments d'écriture: correspondances épistolaires, poèmes en langue corse, italienne ou française, rubriques littéraires, chroniques artistiques, articles de journaux qu'il écrit dès 1912. Essaimés ou perdus sans doute, ils demeurent introuvables comme c'est le cas pour sa collaboration avec la *Revue sauvage*, tels articles de *La Provence Universitaire* ou tels autres, publiés dans *Le Feu*. On se résigne, parmi des états de collection aujourd'hui disparates<sup>502</sup>, à n'avoir pu empêcher que s'égrènent aussi les chroniques qu'il donne en première page du *Phare du littoral méditerranéen*. Et d'autres textes qui l'avaient fait connaître et reconnaître parmi ses pairs comme une plume poétique et critique corse très affinée, l'un des représentants les plus brillants et les plus prometteurs pour son époque.

Petru Santu Leca fait ses études au lycée de Bastia. Il travaille plus tard à Paris et fait carrière dans l'enseignement, à Aix, à Menton, Digne et Nice. Les écrits personnels consignés dans son carnet de note attestent dès le plus jeune âge de son goût pour l'écriture. À 16 ans il rédige une nouvelle, *Pierre et Paul*, où nous sont contées les pérégrinations de deux pastoureaux partis à l'aventure des hameaux environnants. En 1895, la même année, une dizaine de poèmes conformes à la sobriété d'un style classique, sont retranscrits avec une écriture minutieuse dans son carnet de notes. *A unehirondelle*, *Le Départ*, *Chères sœurs*,

---

<sup>500</sup> Voir à ce sujet l'ouvrage tout récemment paru: Leca 2018.

<sup>501</sup> Elliott 1935: 35.

<sup>502</sup> *La Provence universitaire* est le bulletin mensuel de l'Association générale des étudiants d'Aix, paru de 1900 à 1913. L'état de collection qui figure dans de la bibliothèque Méjanas à Aix-en-Provence, une des rares encore disponible avec celle du musée Arbaud, est très incomplet. Nombreux sont les articles dépourvus de signataires, ou publiés sous pseudonyme. Il en est de même du *Phare du littoral Méditerranéen*, paru de 1865 à 1938. Quelques numéros à peine, sont consultables aux archives municipales à Marseille et à Nice.

*A mes sœurs, Sur la fontaine de Montserrato* font partie de la série des premiers jets à l'inspiration juvénile et déjà si harmonieusement juste, qu'ils imprègnent leur lecteur d'un profond amour du paysage méditerranéen. Plongée sous la lumière d'un ciel pur et serein, la nature corse riante et sublime à la fois, y donne quotidiennement un air de fête. L'éveil à la poésie du tout jeune homme ne semble pas briguer à l'occasion, parmi ce monde agreste en train de le voir grandir, un quelconque asile écarté aux environs des hommes, ou bien un moyen de s'arracher au monde de la société moderne, de ses chagrins, de ses contrariétés. L'écriture s'entremet d'un plaisir à communiquer grâce à la physiologie végétale, le caractère le plus expressif d'une contrée, la Corse, autrement dit l'éternité que communiquent les œuvres de la Nature, pétries dans l'esprit du jeune Petru Santu Leca d'émotions sincères dont le flot vient à nous envahir. On ne peut que se laisser aller avec complaisance à la sensibilité de tels écrits de jeunesse.

Les premières années d'écriture de Petru Santu Leca rendent à ses rimes la fraîcheur, l'innocence et la beauté juvénile de ses toutes premières amours. Le poème *Rien n'est plus beau...* donne à lire et à en éprouver le bonheur. Il a alors 16 ans, l'âge d'inconscience où les poètes, dans leurs premières pages, naissent aux plaisirs de la Muse et en subissent l'ivresse. D'autres poèmes comme *Enigme, Noémie, Rappelle-toi, La Corsicotte, Le Rêve* mettent à l'honneur les moindres talents féminins de sa dédicataire, une jeune fille au prénom de Noémie. Il lui écrit avec passion.

«Ô douce enfant, digne objet de mon rêve,  
C'est bien pour toi que j'écris en ce jour,  
C'est pour ton nom que ma lyre s'élève  
En te disant mon éternel amour».

Petru Santu Leca est alors mobilisé durant la Première Guerre Mondiale afin de participer aux combats de la Somme et de Verdun, ainsi qu'à la campagne d'Italie. Reconnu bon pour le service le 3 septembre 1914, il quitte son poste d'enseignant au lycée de Nice. Il doit aussi interrompre la publication de *L'Aloès*<sup>503</sup>, revue de littérature méditerranéenne dont il est le fondateur et le rédacteur en chef. Le premier numéro vient tout juste d'être imprimé en mai 1914.

### ***L'Annu Corsu et L'Aloès***

Le poème *Tempi passati* que publie Petru Santu Leca dans la revue *L'Annu Corsu* de 1926, constate avec tristesse le dénuement de la vie rurale d'après-guerre en Corse, abandonnée peu à peu de ses anciennes vitalités et meurtrie d'un passé de désolation qu'elle gardera durant plusieurs décennies. La terre porte en elle les stigmates à venir d'une région moribonde.

«Abbandunati sò avà li campi,  
Cresce indi l'aghja l'erba e cresce u macchju.

---

<sup>503</sup> Imprimerie du Sud-Est, Frey et Trinchéri, Nice, 1 rue Longchamp.

Sapemu ch'elli sò schersi li bracci,  
A ladra di la guerra in ogni casa  
Dolu e ricordi sapvintosi ha messu»<sup>504</sup>.

Lorsqu'Antone Bonifacio et Paul Arrighi, proches de Petru Santu Leca, s'assignent le projet de former *L'Annu Corsu*, ils décident de la concevoir comme une anthologie de prose et de poésie corses. Fondée à Nice par les collègues et amis, elle paraît des années 1923 à 1939. Tous deux semblent être poussés par un devoir moral et socio-culturel, et notamment le motif de succéder en partie à une autre revue, *A Cispra*, dont l'unique numéro avait été publié en mars 1914. «Continueurs socio-culturels de Versini et de Xavier Paoli»<sup>505</sup>, ils tiennent chacun un rôle de réalisation complémentaire:

«Bonifacio pueteghja, canta e incanta s'ellu pò. S'incarica di l'Almanaccu, di i Santi di u Paradisu, e di e feste di a Ripubblica, di u sole e di a luna, di i pruverbj e di stalbatoghj. Arrighi receive e sceglie i scritti da stampassi. Rende contu di tutti i libri, libretti e libraccioli, ghjurnali, jurnaloni ghjurnalleli [...]»<sup>506</sup>

Le poète Petru Santu Leca retourne aux inclinations de l'enfance, où déjà la Muse cyméenne en avait fait son âme de prédilection. Rappelons-nous, le carnet de notes personnelles préfigure dès 1895 une affection particulièrement marquée pour sa terre natale. Il avait alors 16 ans lorsqu'il écrit *Noémie*, *Rappelle-toi*, *le Rêve* et la *Corsicote*, où se mêlent au vert paradis des amours enfantines, les images suggestives du maquis corse, ses montagnes à «l'air du tilleul embaumé», à «l'aubépine qui pousse dans un sentier sauvage», son ciel «aux coins rieurs et bleus»<sup>507</sup>. Autant de paysages idylliques qui attestent de l'imprégnation diffuse et profonde du jeune lecteur par un romantisme bucolique, où sont revivifiés les accents virgiliens de la poésie pastorale, et les échos lamartiniens des méditations nocturnes. Le poème *Matin d'avril* parmi les plus beaux, et dont un passage est reproduit ici, est publié dans le n°16 de *L'Aloès* en mars 1924. Republié dans *L'Annu corsu* en 1936, il peint avec une fraîcheur élégante la scène bucolique d'un village corse au printemps.

«De la douceur et des parfums flottent dans l'air,  
Le chant de l'alouette emplit le matin clair.

---

<sup>504</sup> Ce qu'il est possible de traduire par : «À présent les champs sont à l'abandon/L'herbe croît dans l'aire et le maquis prolifère/Les bras nous le savons sont rares/La guerre, cette voleuse, a porté dans chaque foyer/Deuil et horribles souvenirs».

<sup>505</sup> Marchetti 1989: 148 sq.

<sup>506</sup> Pascal Marchetti, en propose la traduction suivante : «Bonifacio compose des poèmes, chante et enchante s'il le peut. Il se charge de l'Almanach, des Saints du Paradis, et des fêtes de la République, du soleil et de la lune, des proverbes et des historiettes. Arrighi reçoit et choisit les manuscrits à insérer. Il rend compte de tous les livres, brochures et opuscules, de tous les journaux, titres illustres et modestes feuilles [...]».

<sup>507</sup> *Sonnet d'automne* (carnet de poésies).

Les arbres sont peuplés de légers frissons d'ailes.  
Et la brise déjà fait trembler l'asphodèle.

Une note d'amour chante dans chaque bruit.  
Le jardin vibre encor du baiser de la nuit.  
Le sommet du grand mont se nuance de rose.  
Le soleil va surgir dans une apothéose.

Par les sentiers voisins que bordent les halliers,  
Le bâton à la main, les bergers familiers  
Guident les lents troupeaux de brebis et de chèvres.  
Et les enfants pieds nus, une chanson aux lèvres,

Corps agile, front pur et gestes déliés  
Passent indifférents sous les vieux oliviers,  
Regarde ce buisson aussi blanc que la neige.  
L'aubépine au printemps ce matin fait cortège.

Qu'un coup de vent survienne et tu verras soudain  
De la blancheur voler à travers le jardin»<sup>508</sup>.

La poésie de Petru Santu Leca préfère à la grandiloquence l'humilité d'une langue qui s'empare de la beauté de choses simples. Une telle écriture parvient à émouvoir par l'effet d'un rapport ténu que le poète entretient avec un dénuement manifestement volontaire. On reste bien entendu sensible au travail du lettré et du versificateur, au raffinement de la technique parfaitement maîtrisée. Sa contemporaine Béatrice Elliott, lors d'une conférence faite le 18 novembre 1934 à Cannes, sous l'égide de l'Union Générale des Corses, rend hommage à «la délicate, la tendre, la pénétrante présence de Pierre Leca, ce poète dont les vers corses ont fait vibrer tous ceux de son pays ; ce poète dont les vers français nous émeuvent à la manière lamartinienne»<sup>509</sup>.

«C'est dans *L'Aloès* qu'on retrouve les meilleurs vers français de Pierre Leca, et, dans *L'Annu Corsu*, sa plus typique poésie du terroir»<sup>510</sup>. Petru Santu Leca laisse paraître par le relâchement volontaire d'images habituellement recherchées, une beauté poétique qui provoque l'émotion. Ses paysages sont sobres mais grandioses. Celui que campe le poème *Matinata Corsa* par exemple, tissé de scènes pastorales, et au creux duquel le soleil peu à peu réveille un village jusqu'à son zénith, des enfants qui courent dans les ruelles, des visages familiers qui se côtoient, ce foyer – *issu fuculaghju tantu caru* – que rallume le magnifique poème de Peppu Flori

---

<sup>508</sup> L'Annu Corsu 1936: 124; L'Aloès. n°16. mars 1924.

<sup>509</sup> Elliott 1935: 35.

<sup>510</sup> Ibidem.

afin d'y accueillir un ami<sup>511</sup>, tout nous remémore des préludes que nous connaissons bien. Tout parle au lecteur de manière émouvante, à qui se demande ce qu'est la Corse et lui donne l'aspect de la vie.

Les vers sonnent juste dans le cœur, pour la raison d'une écriture à la difficile simplicité certes, car la simplicité ne se donne guère facilement à un poète ; mais une écriture bien moins savante qu'émotive. Et tout résonne à l'esprit, d'un principe de conscience et de sensibilité où l'art poétique devient presque palpable.

«Altu è lu sole e la vita ripiglia.  
E donne vanu a l'acqua a la funtana,  
Cu la tinella in capu o a cerra in manu  
E l'omi, cu le bestie innanzu, vanu  
A i campi a travaglià. E li zitelli  
Correnu pa le strette e sott'a e ripe  
Facendu fughje i jalli e le jalline.  
Avà è tuttu luce u me paese.  
Ridenu le so case e le so vigne

U venticellu di sittembre piega  
E punte di l'alive e di li piobi.  
A croce di la jesia, in pienu celu,  
Cume par binadisce e cunsulà,  
E duie braccie rughjnose allarga.  
A pace sia cu voscu, o paisani  
Chi state in casa vostra e chi bardate  
A tarra ind'elli so li nostri morti !»<sup>512</sup>

*In Muntagna* dédié à son ami Michele Susini, *Loghi fatati*<sup>513</sup>, *U me paese*, *Mezziornu in piaghja*<sup>514</sup> filent une série de poèmes qui disent tant par la forme que par le fond, l'amour de la nature corse, sa campagne et ses décors champêtres, sans les empreindre systématiquement d'une poésie d'abandon ou de passé irrévocablement banni. Les images défilent en peignant tout le cours d'une vie pastorale à la noble simplicité, au sujet de laquelle Béatrice Elliott souligne avec justesse « de la douceur, de

---

<sup>511</sup> Flori 1951.

<sup>512</sup> L'Aloès 1924 b: 102. Traduction possible : «Le soleil est haut dans le ciel et la vie reprend/  
Les femmes se rendent à la fontaine/ Leurs seilles sur la tête ou la cruche à la main/Et les hommes précédés par les bêtes/Vont travailler au champ. Et les enfants/Courent par les ruelles et à flanc de coteau/Faisant fuir coqs et poules/A cette heure-ci mon village n'est que lumière/Ses maisons et ses vignes rient sous le soleil/Le vent léger de septembre fait plier/Les pointes des oliviers et des peupliers/ La Croix de l'église tout là-haut/ Comme pour bénir consoler/ Ouvre grand ses deux bras rouillés/La paix soit avec vous ô paysans/Qui restez chez vous et veillez sur/La terre où reposent nos défunts».

<sup>513</sup> L'Annu Corsu 1927: 49.

<sup>514</sup> L'Aloès 1924 b: 89.

l'harmonie, une beauté attendrie toujours [...] ce sentiment réussit à nous faire oublier l'époque matérielle à laquelle nous appartenons»<sup>515</sup>.

«Eramu junti à l'alba stanchi morti  
A le capanne basse di i pastori.  
Ghjagari pinnacciuti, arditi e forti  
Ci salotonu cun abbastaghji. Tori,  
Vacche, ghjuvenchi, manzi tondi e grassi.  
Muli corsi, sumeri e cavalline  
Crosci d'acquata, ritti sottu à i frassi,  
E tocchi da le luce matutine  
Ci guardonu passà per mezzu pratu.  
L'erba era fresca e molle era la terra.  
Un n'anciava in di l'aria mancu un fiatu.  
E tuttu, da lu pratu à l'alta serra  
In quella matinata di dolcezza  
Era carcu di calma e di billezza»<sup>516</sup>.

D'ailleurs, la précaution marquée des soins avec lesquels *L'Annu Corsu* donne à aboutir son écriture, dans la perspective d'un régionalisme que cette revue cynrénienne déclare purement littéraire, l'écarte de l'aveu de ses auteurs, de considérations politiques. Dans une conscience aiguë qui se manifeste pour la sauvegarde du patrimoine linguistique et culturel, ces dernières livreraient une vision déformée et entretenue d'interprétations nuisibles au fait littéraire.

«Quelques accents politiques [...] dus à certains organes impérialistes de la péninsule, nous font un devoir de répudier toute interprétation tendancieuse de notre œuvre [...]»<sup>517</sup>.

Le texte intitulé «A nos amis d'Italie » et paru dans *L'Annu Corsu* en 1924, résume avec clarté les tenants d'une telle ligne idéologique:

«Des encouragements désintéressés sont venus d'Italie à notre œuvre de régionalisme méditerranéen. Nous les avons accueillis avec plaisir, comme une manifestation de cette fraternité latine qui devrait être chère à tous les cœurs français et italiens. Par contre, quelques accents politiques - heureusement isolés et plus ou moins voilés – dus à certains organes impérialistes de la Péninsule nous font un devoir de répudier toute interprétation

---

<sup>515</sup> Elliott 1935: 36.

<sup>516</sup> *L'Annu Corsu*, 1924: 150 : «Nous étions arrivés épuisés à l'aube/Dans les basses cabane des bergers/Des chiens au pelage abondant, vifs et vigoureux/ Nous accueillirent avec des aboiements. Taureaux/Vaches, génisses, veaux, gros et gras/Mulets corses, ânes et poulains/Trempés par l'ondée, debout sous les frênes/Et touchés par les lueurs matinales/Nous regardaient repasser à travers champs/L'herbe était tendre et la terre molle/Pas un souffle dans l'air/Et tous des prés aux hautes collines/En cette douce matinée/Etait emplie de calme et de beauté».

<sup>517</sup> *L'Annu Corsu* 1927: 141.

tendancieuse de notre œuvre, œuvre corse de bons Français. L'évocation du passé dans notre langue locale n'entame en rien notre fidélité au devoir présent. Etant toute sentimentale et littéraire, elle est aussi légitime pour la Corse que pour n'importe quelle autre province de la grande Patrie. Nul, chez nous, n'oserait donc nous faire l'injure grossière de mettre en doute la pureté de nos sentiments français ; et nos amis d'Italie doivent comprendre combien plus maladroite et cruelle serait cette injure si elle devait nous venir de l'étranger. Nous professons pour Rome, Mère auguste de tous les Latins, une admiration reconnaissante. Mais un loyalisme d'un siècle et demi confirmé par de sanglants holocaustes volontaires ne devrait laisser aux esprits tant soit peu éclairés aucun doute sur l'orthodoxie française de notre traditionalisme corse»<sup>518</sup>.

Béatrice Elliott toujours, dans l'analyse qu'elle livre au fil du numéro 5 des *Cahiers du Cynnéisme*, retient elle aussi de la revue *L'Annu Corsu* qu'elle se démarque «par son indépendance absolue, par son amour du pays natal, sa compréhension profonde de tout ce qui est corse a fait beaucoup pour le développement de « l'Île », pour le retour aux coutumes et à la tradition, et pour l'union, l'entraide et la fusion de tous ses enfants. Au point de vue littéraire, elle a su grouper d'excellents collaborateurs»<sup>519</sup>.

Chez Petru Santu Leca la grâce d'une sensibilité personnelle s'impose subtilement, avec des règles de prosodie capables de faire ressentir leurs effets de la manière la plus palpable et la plus intense: les couleurs, les images, les formes, sobres mais grandioses à la fois grâce aux paysages corses qu'elles invoquent, plutôt que par la recherche outrancière d'un style ou bien d'une idéologie. Une poésie délicate et intimiste, et « dont l'harmonie toute moderne» ainsi que l'écrit Jacques Fusina, «a ouvert la voie à des formes rénovatrices du fonds traditionnel»<sup>520</sup>.

**« j'ai eu le malheur de naître sur le continent... » (Paul Valéry)**

C'est en particulier avec Paul Valéry que Petru Santu Leca entretient une correspondance. En 1927, *L'Annu corsu* publie dans sa partie française une lettre extraite de la série d'échanges épistolaires que s'adressent les deux hommes<sup>521</sup>.

Paul Valéry siège alors depuis le 19 novembre 1925 à l'Académie Française, au fauteuil d'Anatole France qu'il a disputé avec succès à Léon Bérard et Victor Bérard. Le 25 juillet 1924, il transmet à Petru Santu Leca une réponse. Elle fait suite à une première missive dans laquelle Leca lui de-

---

<sup>518</sup> *L'Annu Corsu* 1924: 3.

<sup>519</sup> Elliott 1935: 36.

<sup>520</sup> Fusina 2010: 71.

<sup>521</sup> Pour l'intégralité de la correspondance, se reporter à C. Luzi: Leca 2018: 209 et sq.

mandait sans doute, de rédiger un poème ou quelque autre écrit sur la Corse – on n'en sait pas plus, et Paul Arrighi évoque à ce sujet, «une page sur la Corse»<sup>522</sup> –, afin de le faire publier dans *L'Aloès* ou peut-être même dans *L'Annu Corsu*? On apprend d'ailleurs au fil de cette lettre autographe, que Paul Valéry est venu dans l'île durant l'année 1876. Et qu'en des termes au caractère certain et accusé, il aimerait y retourner pour mieux la connaître encore, afin de combler une aspiration profonde de l'imagination, du cœur et de l'esprit. Il y retournera une deuxième fois en 1929, à l'occasion d'une croisière qu'il effectue à bord du Yacht «Tenax» de la Comtesse de Béhage, en compagnie de laquelle il visite Ajaccio, Bonifacio, Bastia, Corte et Calvi.

«Mon cher confrère,

Votre lettre m'est parvenue, après de longues péripéties dont mes déplacements de cette année sont la cause. Je m'excuse de vous répondre si tard, mais je passe mon temps, depuis quelques mois, à être un peu partout et nulle part. J'ai fait même deux séjours à Nice cet hiver, ce qui eût été une occasion de nous voir.

Je vous aurais dit que je ne suis pas né à Bastia, d'où mon père était originaire. Mais j'ai eu le malheur de naître sur le continent, et je n'ai été en Corse que pendant quelques jours, à l'âge de... quatre ans!

Mais j'ai le désir profond de la connaître un peu mieux. Je rêve bien souvent que j'y trouve une retraite bien défendue par notre merveilleuse mer, contre tout ce qui, dans notre vie actuelle, trouble, inquiète, diminue les purs mouvements de la pensée.

Je ne puis pas encore vous donner ce que vous voulez bien me demander. L'île ne s'invente pas. Mais un jour, peut-être, viendra où j'en ferai la découverte.

Veillez croire, mon cher confrère, à mes sentiments véritablement les meilleurs.

Paul Valéry

40, rue de Villejust, Paris XVI».

Le 22 novembre 1925, la Société *Salvator Viale* adresse un télégramme de félicitations à Paul Valéry à qui elle propose d'être membre d'honneur, en sa qualité «de Corse et de Bastiais». Dans le même esprit, il leur retourne la dépêche suivante : «Quoique je ne sois pas né dans l'île, mon père et les pères de mon père en étaient originaires. L'île m'est chère et sacrée. Mon espoir est d'y aller. Un jour»<sup>523</sup>. Le 3 février 1927, Paul Fontana relate dans *Le Petit Marseillais*, comment à l'occasion d'une fête d'envergure, les Corses de Paris reçoivent Paul Valéry, qui déclare :

---

<sup>522</sup> Arrighi 1956. Voir aussi : Duchesne-Guillemin 1967.

<sup>523</sup> Arrighi 1956.

«Né d'un Corse, j'ai senti souvent en moi le sang de notre race; j'en ai senti souvent l'esprit dans ma pensée et dans mon cœur ; esprit que je n'ai pas puisé directement dans l'île, mais dont j'ai reçu l'émanation, la tradition, par l'exemple de mon père corse et par l'éducation qu'il m'a donnée. Et je vous avoue que, souvent, bien souvent, j'ai formé le rêve, et que je garde l'espoir, de me retirer un jour en Corse et d'y vivre dans le calme, la paix et la beauté qui manquent tant à nos vies agitées, trépidantes, des villes».

Dans une lettre du 16 février 1932, Paul Valéry accepte de figurer parmi les présidents d'honneur de la jeune société *Kallisté* à la demande de son président et fondateur Paul Arrighi, qui lui avait adressé la requête quatre jours auparavant. Valéry reconnaît le dessein méritoire qu'elle s'assigne, en cherchant à « favoriser la vie de l'esprit corse » en tant que groupe littéraire et artistique.

« Monsieur,

En réponse à votre aimable lettre du 12 Février courant, j'ai l'honneur de vous prier de transmettre aux membres du Groupe *Kallisté* tous mes compliments pour l'heureuse idée qu'ils ont eue de fonder une Société dont l'objet est de favoriser la vie de l'esprit corse. Je souhaite que cet esprit si particulier et qui peut être si énergique, développe, grâce aux efforts des membres de *Kallisté*, les ressources intellectuelles latentes dans la race, - car ce n'est pas tout que de s'occuper à mettre en évidence et en valeur la terre et les beautés naturelles de l'île.

Veillez donc considérer que j'accepte avec plaisir de figurer parmi les Présidents d'Honneur de la jeune Société, et trouver ici, Monsieur, l'assurance de mes sentiments très sympathiques et tout dévoués.

Paul Valéry»

C'est grâce aux ressources latentes des Corses, à leurs réserves d'intelligence et de talents, que l'on viendra suppléer à la mise en valeur des «beautés naturelles de l'île». Paul Arrighi salue quant à lui et selon ses termes, «une netteté flatteuse», tout comme «les manifestations publiques, verbales ou écrites, de l'attachement de Valéry au pays de son père»<sup>524</sup>. Elles s'inscrivent à titre de légitimité, et selon les dires d'un témoin attentif à la vie intellectuelle de son époque, dans un sursaut d'ouverture et de conquête. «Ainsi se manifestait une fois de plus, cette respectable tendance à «revendiquer» et à «annexer» après enquête tous ceux qui, se distinguant dans le domaine des lettres, des arts, de la politique, de l'armée ... possèdent un peu de sang corse dans leurs veines»<sup>525</sup>. Un mois plus tard environ, Paul Valéry s'excuse de ne pouvoir assister à l'un des premières réunions de la société *Kallisté*, en faisant valoir le motif d'une fatigue physique per-

---

<sup>524</sup>Ibidem.

<sup>525</sup>Ibidem.

sistante, à l'instant où il écrit ces lignes. Il accepte toutefois d'assister le 17 mars 1932, à une réception «cyrnéenne» à Marseille à la condition que *Kallisté* les réunisse dans une atmosphère «demi-intime», en l'état de quelques personnes au sein desquels on obtient le résultat de dialogues confortables, plus actifs et plus informels. C'est pourquoi la réunion se tient finalement dans les Salons de la Société pour la défense du Commerce.

« Paris, le 9 mars 1932

Monsieur,

Je suis très sensible à l'aimable invitation que me fait par votre intermédiaire la jeune *Kallisté*. Mais je crains la fatigue, car je quitte demain Paris à peine au sortir d'une grippe longue et épuisante. De plus, je ne sais trop à quel moment placer la réception cyrnéenne de Marseille?

Je ne vois guère que le 17 après dîner; une demi-intimité, pas de discours, et permission de m'aller coucher de bonne heure. Il faut m'excuser: je suis vraiment en très fragile condition.

Je serai à Avignon le 15. Madame Isabelle Delorme, 69 Cours Lieutaud à Marseille pourra se charger de ce que vous auriez à me faire savoir.

Veuillez croire, cher Monsieur, à mes sentiments les meilleurs.

Paul Valéry»

D'ailleurs, l'année suivante, dans une lettre qu'il écrit le 26 août 1933, Paul Valéry décline tout pareillement, une invitation à une conférence dans la capitale tunisienne. Accablé de part et d'autre par des nécessités ou des demandes instantes, il ne peut honorer l'invitation de la Société Corse de Tunis et de son président M. Gallini. La raison regrettable est qu'il plie sous la contrainte de sollicitations diverses qui lui pèsent lourdement, et qu'il lui reste dès lors, peu de temps à accorder à son propre travail.

« Cher Monsieur,

Je n'ai pu répondre plus tôt à votre lettre du 7 qui m'a cherché quelque temps et finalement trouvé ici, où je suis jusqu'à la fin prochaine de ce mois.

J'aimerais bien d'aller à Tunis, mais quand? J'ai dû faire répondre à M. Gallini que je ne pouvais prévoir mon emploi du temps, cet hiver, à cause de la quantité de choses à faire que je me trouve. En particulier, l'organisation de Nice sera probablement fort laborieuse, et requerra certainement ma présence à des dates impossibles à déterminer dès maintenant. J'ai, d'autre part, un spectacle à l'opéra qui viendra en répétitions au début de l'année. Et le reste! J'ai dû refuser toutes conférences hors Paris, où d'ailleurs je n'en ai accepté qu'une.

Vous le voyez, je suis débordé. Mon travail personnel est arrêté, et je plie sous le faix des besoins extérieures. Si vous en avez l'occasion, je vous prie de renouveler l'expression de mes regrets (et de mon espoir pour plus tard) à la Société Corse de Tunis et à M. Gallini, son président. J'ai été très touché de leur désir comme des paroles que vous avez prononcées à mon sujet et qui ont évidemment créé ce désir chez les Corses de Tunis.

Veillez trouver ici, cher monsieur, l'assurance de mes souvenirs les meilleurs et de mes sentiments les plus sympathiques et les plus dévoués.

Paul Valéry»

Le fil du discours que tient Paul Arrighi dans les Salons de la Société pour la défense du Commerce nous est relaté dans les pages de *L'Annu Corsu* de 1933<sup>526</sup>. En comité restreint, mais chaleureusement entouré, Paul Valéry se trouve parmi «l'admiration d'intellectuels et l'orgueil de Corses». En s'emportant au gré de convictions sincères et passionnées, Arrighi flatte son hôte illustre en des mots qui frisent le divinatoire: l'esprit corse, nous dit-il, gagne à s'élever symboliquement comme le ferait un promeneur vers les cimes du Cinto ou du Rotondo. Car l'esprit doit «monter vers la lumière», la lumière d'un peuple et d'une intelligence typiquement corses. Il faut laisser à Paul Valéry, le privilège du dernier propos, tenu dans un *Courrier de la Corse* du 26 octobre 1935: «La Corse, c'est de la Sur Méditerranée... C'est le lieu géométrique où se rencontrent la finesse et la transparence de la lumière de l'Attique et l'espèce de cruauté et de violence qu'a celle de l'Italie, de l'Espagne et de l'Afrique. La Corse les résume à elle seule, et les harmonise. Voilà son rôle et sa mission dans la Méditerranée»<sup>527</sup>.

### Liste des sources et de la littérature

**L'Aloès 1924 a** – L'Aloès. n°16. – Mars., 1924.

**L'Aloès 1924 b** – L'Aloès, n° 17, juillet 1924 (repris dans *L'Annu Corsu*, 1925. P. 89).

**L'Annu Corsu 1923** – L'Annu Corsu. 1923.

**L'Annu Corsu 1927** – L'Annu Corsu. 1927.

**L'Annu Corsu 1933** – L'Annu Corsu. 1933.

**L'Annu Corsu 1934** – L'Annu Corsu. 1934.

**L'Annu Corsu 1936** – L'Annu Corsu. 1936.

**Arrighi 1956** – Arrighi P. Paul Valéry et la Corse (avec des documents inédits) // *Revue d'Histoire littéraire de la France*. 56<sup>e</sup> Année. n°3. Juillet-Septembre 1956. – P. 392-400.

**Duchesne-Guillemain 1967** – Duchesne-Guillemain J. Paul Valéry et l'Italie // *The Modern Language Review*. – Janvier 1967. – Vol. 62. n°1. – P. 48-54.

**Elliot 1935** – Elliott B. Triptyque corse. Jean-Wallis Padovani, J.-A. Mattei Pierre Leca // *Les Cahiers du cynérisme*. n°5. Marseille-Nice : Les éditions de l'Annu Corsu, 1935.

**Flori 1951** – Flori P. L'Ultimu viaghju // *Corse Matin*. 28 août 1951.

**Fusina 2010** – Fusina J. *Ecrire en Corse*. – Klincksieck, 2010.

**Lannes 1935** – Lannes R. En écoutant Paul Valéry // *Courrier de la Corse*. – Paris, 26 octobre 1935.

---

<sup>526</sup>L'Annu Corsu. 1933: 71.

<sup>527</sup> Cité par: Arrighi 1956 ; «En écoutant Paul Valéry» par Roger Lannes : Lannes 1935.

**Leca 2018** – Leca P.S. Fiori di Machja. Textes rassemblés, présentés et annotés par Christophe Luzi. – Albiana: Pueti è Cantadori, 2018.

**Marchetti 1989** – Marchetti P. La Corsophonie. Un idiome à la mer. – Paris: Albatros, 1989.

*Кристоф Люци*

**PETRU SANTU LECA, POÛL VALÉRI I CORSICA.  
FRAGMENTES DE PEREPISKI (1924 – 1933 GG.)**

Петру Санту Лека известен широкой публике только как автор колыбельной песни «Ninni Nanna» и «Ti tengu cara» («Вы любили»), двух песен, слова которых он написал, и которые теперь являются частью репертуара «традиционного» корсиканца. Между тем поэт являлся одним из столпов корсиканского культурного движения межвоенного периода. В частности, Петру Санту Лека поддерживал переписку с Полем Валерии. В 1927 г., будучи главным секретарем редакции ежегодника «L'Annu corsu», Петру Лека публикует во французском разделе издания письмо, извлеченное из своей переписки с Полем Валерии. Поль Валерии с 19 ноября 1925 г. занял во Французской Академии то место, которое ранее занимал Анатоль Франц, и на которое также претендовали Леон Берар и Виктор Берар. 25 июля 1924 г. Поль Валерии ответил на более раннее письмо Санту Леки, в котором последний просил его написать стихотворение или какой-либо иной опус о Корсике для публикации в «L'Annu corsu». Из этого письма мы узнаем, что Поль Валерии в 1876 г. побывал на острове, а также о том, что он хотел бы снова приехать туда, дабы лучше узнать глубину воображения, сердца и духа корсиканцев.

Ключевые слова: Корсика, Средиземноморье, обособленность, поэзия, «корсиканизм», регионализм.

*Christophe Luzi*

**PETRU SANTU LECA, PAUL VALÉRY AND CORSICA.  
PIECES OF CORRESPONDENCE (1924-1933)**

From Petru Santu Leca, the public generally knows only Ninni Nanna (Sottu to the pound) and Ti tengu cara, two songs whose words he wrote and which are now part of the repertoire "traditional" Corsican. The poet was nevertheless prolix and especially one of the mainstays of the cultural movement consist of the interwar period. It is in particular with Paul Valéry that Petru Santu Leca maintains a correspondence. In 1927, the magazine "L'Annu corsu" Petru Leca is secretary general, publishes in his French part a letter extracted from the series of epistolary exchanges that address the two men. Paul Valéry sits since 19 November 1925 at the French Academy, in the chair of Anatole France he successfully disputed with Léon Bérard and Victor Bérard. July 25, 1924, Paul Valéry responds to a first missive in which Leca no doubt asked him to write a poem or some other writing on Corsica to publish in "L'Annu corsu"? We also learn from this autograph letter, that Paul Valéry came to the island during the year 1876. And that in terms of the certain and accused character, he would like to return there to know it still better, in order to fill a deep aspiration of the imagination, the heart and the spirit.

**Keywords:** Corsica, Mediterranean, insularity, poetry, Cyrneism, regionalism.